

[var=♂]

David Ruzicka

*var (n, fém) : case mémoire stockant
une donnée pouvant varier au cours de l'exécution
d'un programme (par opposition aux constantes).*

www.dicofr.com, 2003.

```

/*
 * 1.0 code.
 */

import java.applet.Applet;
import java.awt.Text;

public class Simple extends Applet {

    StringBuffer buffer;

    public void init() {
        buffer = new StringBuffer();
        addItem("initializing... ");
    }

    public void start() {
        addItem("starting... ");
    }
}
//début du commentaire

```

Au niveau de l'articulation des genoux, repliés, il y a ces capsules en acier qui l'empêchent de bouger. Des bracelets paralysent aussi ses poignets, avec ces petites vis en croix qui donnent l'impression de traverser la chair. Bourdonnement difforme. Sinon, elle est nue. Elle pense qu'elle va mourir mais elle a une envie hallucinante de baiser. Elle sait que c'est la drogue qui fait ça, mais elle sait aussi que ça n'a aucune importance, parce que c'est la drogue qui veut que ça n'aie aucune importance. Elle sent ses fesses tendues en arrière qui brillent sous le néon. Le navire vient de terminer une orbite de plus autour de la Terre. En orbite, l'orgasme, c'est mieux, lui susurrent les étoiles, malignes et indifférentes à son sort, comme d'habitude. Cette vitesse et en même temps cette absence de vitesse dans le vide sidéral où rien n'est là pour marquer le temps sont enivrantes. Nudité galactique. IKAR est en train de préparer les premiers stimulus. Le gode s'abaisse.

Dix ans, neuf jours, 3 heures, 11 minutes, 45 secondes plus tôt, selon les logs¹, Eugène Corvisart demande à son nouveau collègue où sont les toilettes. Son collègue lui répond qu'il en a rien à foutre des toilettes, sans relever la tête de la nouvelle carte-mère que le labo vient de pondre. Pris d'une soudaine inspiration, Eugène soulève un écran

¹ « *Tolog* » : s'enregistrer sur un serveur. Par ext. : enregistrement automatique de données transitant sur un ordinateur.

plat pas encore branché, et en fracasse le coin sur le crâne de son collègue trop absorbé.

Du sang giclant sur les puces d'une carte-mère est une vision des plus stupéfiante. On y situe un réconfort proche de la botte écrasant le crâne du nouveau-né.

Mais il ne faut pas se tromper sur le sens d'un tel acte. Car avant tout, il est virtuel. Le bébé piaille toujours dans les bras de son papa, le collègue d'Eugène tripatouille toujours la nouvelle carte-mère du labo, en se moquant toujours sciemment de son besoin d'uriner.

Eugène s'en va pisser à côté de l'urinoir, par plaisir, pensant aux femmes que sa machine lui permettra un jour de baiser à sa place.

Dans le sexe réside l'avilissement permanent de l'humanité, a-t-il envie d'écrire sur le carrelage stérilisé chaque jour. Freud a fait l'erreur de s'attarder sur des concepts là où il fallait en réalité être très pratique. Je vais extraire le besoin de procréer de l'Homme et le reproduire dans un programme. Ils seront tellement heureux de leur union virtuelle qu'ils n'auront même plus envie de se toucher. Ne pas se toucher deviendra une religion.

Et enfin nous serons libres de cette tâche ingrate.

Les armes se vendent bien. Les bombes nucléaires coûtent des millions. Et tout le reste, de métal, de béton et d'antennes, de systèmes de navigation, de satellites et d'insubmersibles, de chipsets calculant au plus près la possibilité de toucher ce point en tuant N quantités d'être humains, tout le reste se vend bien. Mais à quoi bon ? Il s'agit toujours de tuer l'Homme par l'Homme. Mais à quoi bon ? Il se reproduira, se répandra, et le malheur avec lui. Il existe une arme plus radicale. Celle-là même qui détruirait l'essence de l'amour. L'essence de l'amour : le besoin de procréer. Il faut empêcher l'être humain d'avoir envie de baiser. La religion a toujours été mal à l'aise par rapport au sexe. C'est parce qu'elle refusait d'aller jusqu'au bout. Du moins est-ce ce que pense Eugène Corvisart, urinant sur le carrelage stérilisé, avec un sourire que le néon rend fantomatique, préfigurant comme d'habitude un autre meurtre à ajouter à sa carrière.

43 minutes, 32 secondes plus tard.

Elsa, la douceur de sa peau, le soyeux de ses gestes, la douce vulgarité de ses paupières à moitié fermées, la longueur de ses doigts, vernis bleu pâle, la profondeur de sa bouche, la tendre façon dont le tissu de sa robe colle à ses fesses lorsqu'elle est en train de récuser la cantine du labo, comme chaque vendredi soir. Tout le monde est parti : il n'y a pas d'horaires au labo, on y vient seulement pour faire

survivre le mécanisme résiduel d'une envie de se rencontrer, sinon la plupart travaillent chez eux. Ce soir on fête sur l'intranet de la boîte la sortie du dernier processeur de Zendix, l'AS-88, améliorant les taux de compression du Protocole. Eugène jette un regard distrait au-delà des baies fumées où le vent du désert s'est mis soudain à balayer les arbres rabougris, verdâtres à la lumière du couchant. Le ciel est parfait. Comme le cul d'Elsa. Cette analogie le fait sourire. Le ciel, le cul des anges. Son érection le fait légèrement transpirer. Sans le bourdonnement continu des serveurs, on l'entendrait gémir. Elsa n'est plus loin, bientôt ce sera le tour de son bureau. Il sert un peu plus fort la seringue hypodermique remplie d'une drogue qu'on ne prend qu'une seule fois. Quel courage il va lui falloir. Toucher une femme une fois de plus. Il va la planter droit dans les fesses. Le cul des anges, se rassure-t-il. Ce fut son dernier meurtre.

Eugène Corvisart est né en 1991 d'une insémination artificielle, officieuse prédestination. On avait congelé le sperme de son père mort dans un accident de voiture. Sur une étagère au-dessus de la télévision, cette petite capsule grisâtre posée sur un pied d'acajou lui donnant la forme d'une fusée, c'était son papa. Durant son enfance, il l'avait observée avec révérence. Ce liquide figé pour l'éternité par un procédé chimique contenait les codes improbables des spermatozoïdes de son père. Sa mère souriait : « Au cas où un jour tu aurais envie d'une petite sœur. » Elle caressait la capsule oblongue. Parfois aussi la nuit, elle se la mettait « là où ça fait gémir maman seule dans son grand lit. » Une façon comme une autre de faire revivre papa.

Il s'agit de s'imaginer cette psychothérapie permanente que fut l'enfance de Corvisart. Père réduit à l'état de bouillie blanche, mère extatique devant cette bouillie blanche. Il n'y a rien de plus à dire.

Au moment de la floraison de l'hypophyse, les tchats obscènes sur IRC² et la constellation teen lesbian gang bang peuplant le Net consolidèrent la virtualité du concept « amour » chez Corvisart. La femme, cet objet quasi-divin, si terriblement visible dans sa nudité et en même temps si totalement habillée dans le quotidien, l'homme, cette bouillie blanche à ses pieds. Et ce lien indicible entre eux, qui le répugnait. La simple vision d'un pantalon moulant ou d'une bretelle de soutien-gorge laissés libres dans la rue provoquait de violents éclairs de sexualité, presque insupportables.

² *Internet Relay Chat*

Corvisart se savait divin, parce que chaque mâle possédait, dilué par le lait d'une éducation à la morale tordue, cette soif inassouvissable du jus de la femme qui le tenaillait, torchon impossible à tordre, lui, l'élus farfouillant en rêve les fesses des femmes, le moderne, le visionnaire. En ce sens il avait parfaitement raison.

Sa mère mourut pour l'anniversaire de ses quinze ans, sans originalité, d'un autre accident de voiture. La disparition gémellaire de ses parents eut un impact décisif sur sa vision de la mort. La mort, c'est la machine, la tôle, l'inerte, le mécanique, le calculé. Les fondations du sexe, la fixation de la mort, il ne restait à Corvisart plus qu'à mettre un cortex à tout cela, afin d'être ce parfait jeune homme du 21^{ème} siècle. Le cortex : des lignes de programmation. Il devint programmeur. Il devint ce parfait jeune homme du 21^{ème} siècle. Déduction faite de l'abrutissement né des morales métissées, chose que nous attribuerons à la coïncidence génétique des événements, il devint finalement ce visionnaire que maintenant nous connaissons, que maintenant nous révèrons.

L'univers gonfle et se rétracte en un cycle infini, les galaxies tournent sur elles-mêmes autour d'amas encore plus vastes, le système solaire tourne dans les spirales de la Voie Lactée, des planètes comme la Terre tournent autour du soleil, la Lune tourne autour de la Terre et la Terre tourne sur elle-même. Mais l'Homme, lui, s'évertue à aller de l'avant. N'y a-t-il pas là comme une incompatibilité primordiale ? On a mis - je n'utiliserais pas le terme de Dieu que mon éducation sent aussi loin que le pied d'un gamin rigolard au-dessus d'une fourmi, on a mis des cafards dans une poubelle. Ceux-ci se sont réjouis. Chouette, y'a de la bouffe, il fait sombre et humide, le paradis quoi : ils ne comprendront pas ce que signifiera le vrombissement du moteur de la benne à ordures.

Le regard d'Eugène descend des constellations nocturnes jusqu'à la peau constellée de pustules de cette vendeuse assise avec lui sur le toit d'un immeuble désaffecté avec vue sur le Sacré Cœur. Elle ne comprend pas un traître mot de ce qu'il raconte.

— Berk, j'aime pas les cafards.

Il lui sourit. Le sourire est le meilleur réconfort que l'intelligence puisse donner à la bêtise. Surtout le pâle sourire d'Eugène. Il lui a promis cette pommade magique pour ses boutons. Tu seras belle, ils se battront dans l'arène pour toi. Il tend le petit pot, encourageant. Il s'agit en fait d'une crème dénichée à St.-Denis, prévue pour dilater

l'anus. Depuis le début de ses études en Lettres entreprises parce qu'on y croise plus de femmes, et parce qu'à cette époque, en programmation pure, il a déjà le niveau de plusieurs professeurs du MIT cumulés en un cerveau mutant gangrené par d'immenses calculs, Eugène s'est départi du concept de vérité. Beaucoup de philosophes du 20^{ème} siècle l'ont convaincu. De concert avec les putes de St.-Denis. Il élude, laissant vagabonder son imagination entre les orifices des pustules d'Anne-Sophie dilatés par la crème dont elle barbouille son visage en murmurant « alala ça pique » :

— C'est sûr. Ce sont de sacrés insectes, affreux mais si résistants.

— Je me demande pourquoi on les a inventé.

L'amour chez Corvisart prend la tournure de l'attendrissement du chimiste pour une molécule particulière. Il n'aime pas Anne-Sophie bien sûr, mais il aime la parfaite innocence de son esprit abreuvé par le Net. C'est-à-dire un harmonieux conglomérat d'idées reçues allant de l'histoire de la Révolution à la composition de la dernière bougie Candlestick à l'odeur de fraise, le tout emballé dans le joyeux tournoiement des bombes du Moyen-Orient et des prochaines sorties en salles. Bref, aussi éloignée du concept de réalité que l'est un psychotique de sa psychose, où les cafards sont des produits américains destinés à stigmatiser l'amour de l'hygiène, vu sur www.cockroaches.com, avec l'aval des Gouvernements Unifiés.

Le feu d'artifice commence. Il fait 20° Celsius, nous sommes le 31 décembre 2013 à minuit et les toits de Paris soudain gondolent sous les arabesques colorant le ciel. Anne-Sophie va avoir 16 ans, Corvisart penche vers les vingt-trois, il se dit qu'il est temps de mettre un terme à cette relation de 6 mois utilisée pour mieux comprendre la psyché féminine. D'autant plus que la petite renifle maintenant la pommade d'un air suspicieux. Son visage est littéralement une boule de pus enflée. Cela doit être très douloureux. Il se dit qu'elle devait vraiment l'aimer pour lui faire confiance aussi longuement. Ils n'avaient jamais fait l'amour mais c'est sans importance. L'acte lui-même est tellement plus beau lorsqu'il n'implique aucune relation humaine, ceci Corvisart le sait depuis longtemps. Elle lui dit :

— T'es sûr que ça marche cette crème ? Je crois que je vais tourner l'éponge et partir au soleil, ça me fera du bien, à Cuba.

— Tourner la page.

— Quoi ?

— On dit tourner la page. Ou passer l'éponge.

— A. Mmm. Ouais.

La gouttière est à quelques dizaines de centimètres de leurs pieds et la mort éclatée du corps pustuleux d'Anne-Sophie ne marqua vraiment personne. D'ailleurs cette nuit-là il y eut plein de corps éclatés sur l'asphalte de Paris, suicides presque rituels des fins d'années, des fins des temps. C'est tout juste si la police se demanda pourquoi celle-ci s'était barbouillée le visage de crème pour l'anus avant de faire le saut... Nonchalant, Corvisart retourna sur IRC pour y passer la nuit à discuter avec des pirates tout en se branlant devant un film en streaming³, comme d'habitude.

La littérature lui inculqua l'ordonnement de ses pensées en mots. Jusque là constitué d'éclairs de calculs incommunicables et d'abréviations du langage des machines tels *if dse if got3 var =*, Corvisart apprit à dialoguer avec les codes humains. Les combinaisons des mots entre eux n'étaient pas infinies, mais les sens de ces combinaisons semblaient l'être. Ils appelaient cela la rhétorique. Il fut pris d'un long éclat de rire en lisant les théories d'Orwell sur son *Newspeak*. C'est ça, programmer, c'est concaténer le langage afin d'en obtenir une essence utilisable à répétition, simuler un sentiment que Balzac aurait chéri sur des pages entières en un simple algorithme de quelques lignes, comme une poésie aux codes serrés. La ressemblance entre certaines règles de poésie et de programmation l'estomaqua : le retour à la ligne, les mots-clés, la rythmique... Qu'est-ce qu'une boucle si ce n'est un refrain ? Néanmoins, il ne visita pas la littérature pour s'adonner aux plaisirs inutiles de l'expression écrite. Le langage lui servit à séduire. Tout comme elles aiment la frivolité, les double sens, la fatuité, les belles femmes aiment les mots. Il abandonna les moches aux programmeurs et aux spécialistes réseaux. Il utilisa le langage pour approcher les femmes, la programmation pour saisir l'essence de sa relation avec elles et la machine, pour détruire cette relation.

Or qu'était la machine, en ces temps d'interconnexions ? Une adresse IP.

Une adresse IP résume la psychologie d'un individu connecté au réseau. Chaque ordinateur sur le réseau possède sa propre adresse IP, passagère ou fixe. Être sur le Net revient à être une adresse IP. Soudain, chaque être humain est changé en une succession de chiffres, catalogué, marqué dans le temps, identifié géographiquement, adresse

³ *En téléchargement continu*

IP, masque de sous-réseau, passerelle par défaut, DHCP actif. L'adresse, le nom, le prénom, la chambre, sont ensuite une question de parcours social de la société anonyme ou politique jusqu'à l'individu, via le système pénal, atteignant le FAI⁴, le département, la commune, la famille, et finalement, l'être lui-même. Ce n'est en fin de compte que la reproduction organisée de la nature humaine. On cherche à être vu, parce qu'il faut être présent dans la fourmilière sociale sinon c'est la mort, mais en même temps on ne veut pas être vu de tous, vu dans le sens le plus profond, dans les moindres intersections de ses fonctionnements neuronaux. Ainsi, une adresse IP est le cumul d'une raison sociale et d'un secret d'état. Sur une adresse IP on peut voir les photos des mineurs qu'apprécie le patron en même temps que les produits compétitifs de sa société. On peut voir les contradictions de chaque disque dur et donc les contradictions de chaque être vivant. Quelle monstrueuse organisation. A travers une succession de chiffres, allant du tout au rien, de l'assemblage général à sa particule la plus infime, le réseau résume la corruption de l'ensemble par l'essence du plus petit. Eugène pensait en ces termes à l'âge de vingt-quatre ans, après une nuit de stupeur passée à regarder Fashion TV en xDSL haut débit sur le Net, coké, avec une jeune femme blonde, accessoirement nue, corps d'un doux bleu pâle sous les rayons de la TV, cokée, puis, accessoirement, morte. Il répète de façon éparse sur IRC cette phrase dont personne ne comprend le sens : je suis la prescription médicale de l'interférence d'un individu, inconnu, dans l'intimité d'un autre individu, connu.

La machine lui permet de rencontrer Orléane, préfigurant sans doute la part funèbre de cette rencontre. Son surnom sur le réseau : orly. Elle se faisait passer pour un mec. Lorsqu'il la rencontra finalement dans un café de la Place d'Italie, elle portait de grandes lunettes de soleil, un châle fleuri autour de la tête, genre star des années soixante. Et elle secouait nerveusement une vieille poussette dans laquelle ne pleurait rien du tout parce que le bébé était en plastique. C'est rare de rencontrer une programmeuse. Le cerveau d'une femme se dirige mieux quand on lui indique l'épicerie et le fleuriste comme points de repères que lorsque on lui montre une carte en GPS⁵. Ceci est vrai jusque chez les rats. Mais c'est encore plus

⁴ *Fournisseur d'accès Internet*

⁵ *Global Positioning System*

inhabituel de rencontrer une belle programmeuse. Là, il doit forcément y avoir quelque chose qui cloche.

A cette époque déjà, les rues commençaient à se vider. C'était le début de l'Exode Externe, juste avant le reflux de la Grande Angoisse. Cinq ans plus tôt dans les déserts australiens, paix à l'âme d'Elsa et aux autres qu'Eugène a laissé sous le sable, il avait bossé comme *crackeur*⁶ pour un labo. Eugène y avait inventé dans son temps libre le protocole xTCP/IP⁷, l'aboutissement de son grand oeuvre. Le Protocole, comme on le résume maintenant. L'idée n'eut vraiment pas beaucoup de succès, d'ailleurs il ne l'avait pas inventé dans ce but. Il avait juste compris avant tout le monde que l'avenir ne résidait pas dans la vitesse mais dans la petitesse des données transmises via le Net, qu'il ne fallait pas futillement chercher à épaissir les liens internationaux de fibre optique, mais plutôt chercher à maigrir à un point anorexique les données y transitant. Un an plus tard, un chercheur-programmeur du MIT reprit l'idée de compression des paquets de transmission. Il appela son logiciel IKAR, comme nous le savons tous, selon ses initiales, il s'agit d'Igor McKarney. Igor ne mentionna en aucun point que les fondements de son protocole étaient calquées à 99,9 % sur les calculs de Corvisart. Comme il arrive souvent sur le Net, des idées sont reprises sans que personne ne puisse remonter exactement à leur origine, tant les généalogies des moteurs de recherche sont devenues complexes. La sortie d'IKAR sur le Net eut l'effet « virus paisible » : la lente propagation du xTCP/IP sur tous les Linux et en contrepartie la lente sclérose de Windows, dont la trop vaste administration fut incapable de s'adapter assez vite aux changements profonds nés du nouveau protocole, essayant sans espoir d'imposer une technologie dépassée en tout point. Qu'il fut à l'origine de ces bouleversements sociaux ne lui importait pas, Eugène savait tout cela depuis le début. Ce qui lui importait, ce n'est pas la société - à ses yeux elle était morte depuis la Révolution Informatique des années 70 du siècle dernier, ni la politique ni la guerre ou la religion ou les arts, ce qui lui importait, c'est l'amour. La destruction de ce lien unissant l'homme à la femme, et réciproquement. Alors qu'il se promenait avec Orléane dans les rues désertes de Paris, il en était à imaginer le résultat de ses calculs, de la compression de l'amour. Il ne savait pas qu'il allait lui-même devenir le

⁶ *programmeur dont le but est de pénétrer des systèmes de sécurité*

⁷ *x Transfert Control Protocol / Internet Protocol*

résultat de ses calculs. Et en ceci, Orléane apporta sa décisive contribution.

La plupart des devantures de magasins affichaient : FERMETURE, mais nous sommes présents sur Internet !, venez nous voir sur www... Quelques bistrotts résistaient encore, quelques personnes attablées devant des cafés sans aucun goût, à côté des fastes sensoriels du Net, beaucoup d'alcooliques dans les rues, et des extatiques souriant aux déchets poussés par le vent, drogués à on-ne-sait-plus-quoi. A part les bennes à ordures, la circulation était rare et la ville, étrangement silencieuse. Comme toutes les villes. Un retour abrupte à une paix rurale de béton et de lampadaires et de feux de signalisation gérés par ordinateur pour les quelques véhicules longeant furieusement les avenues, sans but, juste par défolement et, sans doute aussi, par désespoir. Souvent, des accidents brûlaient sans la police, sans rien pour réagir à ces résidus de matières, si futiles, alors que le Net trépidait de toute cette vie, ce travail, ces échanges, ces fêtes et cette mixture de cultures dansant dans toutes les langues du monde avec des webcams haute-définition prolongeant une fête au bord de la plage au sommet d'un gratte-ciel de Manhattan. Certains sortaient encore pour prendre un peu l'air. On les voyait palper la pierre d'un immeuble avec étonnement, profiter d'un rayon de soleil, se donner la main, mais ils n'étaient plus vraiment là. Comme des fantômes, ils erraient avec la sensation d'être en-dehors de leurs vies, marchant dans une photographie noir blanc, juste pour se réjouir de retourner dans l'activité trépidante du Net : « Le Net, c'est la vie, et la vie, c'est *AtHome*⁸. » On reconnaît au slogan de *AtHome* la mentalité de cette époque. En cinq années lucratives, la société avait fait pousser dans toutes les grandes banlieues du monde, puis dans les déserts irakiens tout comme dans les plaines les plus absurdement enfoncées nulle part - le coût du terrain associé à l'inutilité d'une présence géographique précise, la fameuse désurbanisation - dans les lieux les plus saugrenus donc, des complexes d'habitation high-tech pourvu du système de distribution automatique de nourriture, habit, de tous les besoins matériels afférents aux échanges virtuels du Net, le *AtHome Automatic Delivery System*⁹

« La force de l'esprit réside dans sa capacité d'imagination. C'est dans la nature de l'évolution du cerveau humain de vouloir dépasser

⁸ la société multinationale *ChezSai*

⁹ Système automatisé de livraison à domicile

ses sens. La tentation des drogues en est un vieil exemple. Ultimement, à quoi bon vouloir encore toucher pour *vraiment* toucher ? Si je peux m'imaginer que je mange une pomme et que l'apport calorique résultant automatiquement de cet acte imaginaire est égal à l'apport calorique d'une vraie pomme, quelle est la différence, au niveau des besoins physiques du corps ? Il n'y en a pas. Par contre, au niveau spirituel, je peux m'imaginer toutes sortes de pommes. Des rouges, des grosses, des minuscules, des poilues mêmes ! Je peux, en fin de compte, m'inventer mille autres sens différents pour me délecter des qualités de cette pomme imaginaire. L'imagination est infinie et devant elle, les limitations concrètes de la matière n'ont que peu d'espoir de survivre. » Extrait d'un mail envoyé quelques années plus tôt par Eugène à l'inventeur d'IKAR, sur le point de s'associer avec un responsable réseau de Microsoft s'étant fait viré. Il s'agit bien sûr de Karim Baten, co-fondateur de *AtHome* avec la *Citybank* et *Nestlé*

Orléane errait avec sa poussette entre des troquets fermant à cinq heures faute de monde. Plus tard, elle errait avec sa poussette près de boîtes de nuit n'acceptant que les femmes prêtes à se déshabiller devant les webcams. Les femmes enceintes de préférence.

Le regard est le sens le plus évident, et il ne fallut pas longtemps aux taux de compression du Net améliorés par IKAR pour se défaire des sens superflus. L'odorat, le toucher, le goût furent vite remplacés par l'abondance offerte aux yeux et aux oreilles. Le cinéma et les pubs les y avaient soigneusement préparés : on peut facilement s'imaginer le goût et l'odeur et la sensation d'une tomate croquée lorsqu'on la voit croquée, juteuse et rouge artificiellement.

Cependant, l'attention de Corvisart ne fut pas attirée par des considérations techniques ou psychologiques. C'est l'amour inconditionnel d'Orléane pour son bébé en plastique qui l'avait arrêté. Cette fille allait sur des canaux de discussion en se présentant comme orly, mec paumé devenu père. La vraie question à poser au moment où l'on parle de virtualité est : quelle est la différence ? Que cela change-t-il à l'amour pour untel, qui ne prend pas conscience de son absolue solitude ? Il suffit d'y croire et tout devient réel. Pour les autres, orly avait un enfant, qu'il fut de plastique ou de chair n'avait somme toute que peu d'impact, pas plus que le sexe d'orly, pour autant qu'orly y croie.

Cette dichotomie allait dans le sens intime du concept d'amour de Corvisart. On peut aimer ce qui ne nous aime pas. On peut donc aimer ce qui n'a aucun lien avec nous. L'image de la capsule oblongue

de sa mère lui revenait souvent à l'esprit. On peut aimer la pluie, mais la pluie n'en a rien foutre des gouttes rafraîchissantes qu'elle dépose sur notre peau. Donc, l'amour ne dépend pas d'un lien, mais de l'interprétation de ce lien, le lien devient une mascarade, et l'amour, un jeu. Qui croit le plus fondamentalement à son amour gagne.

Le vent balayait les rues parcourues par les ombres de nuages superflus et les êtres hagards rejoignaient leur *atHome*.

— Pourquoi la branlette existe-t-elle ?

— Tu te rends compte que tu parles souvent de sexe ?

— C'est le sujet de ma thèse. Et je n'en parle pas plus que toi de ta fille.

— Parler de sa fille ou parle de branlette, c'est ça que tu compares ?

— Oui. Ceux qui se branlent projettent la part la plus intime de leur être dans l'imaginaire.

— Ah oui. Je vois.

— Et oui. Ta fille en plastique, qui pleure quand on la secoue, que tu remplis de temps en temps avec de l'eau salée, toi aussi tu lui offres la plus intime partie de ton être.

— Le vrai, le faux, comment notre esprit est parvenu à les assimiler les deux, sans avoir l'impression d'une contradiction. Comment je peux aimer un bout de plastique comme la chair de ma chair, c'est de cela que tu parles ?

— Tout en sachant que c'est une poupée, oui.

— Et toi quand tu te masturbes devant certaines créations sculpturales du Net, tu crois vraiment qu'elles existent ?

— Non.

— Mais tu leurs donnes quand même ta jouissance. La plus intime...

— Voilà. Et je crois que seule une femme, une femme comme toi, à l'amour maternel virtuel, détient la réponse à cette contradiction.

— C'est pourtant simple, Eugène Corvisart, c'est parce que l'amour n'existe pas.

Eugène considère un moment les tags immenses recouvrant l'Arc de Triomphe. Ces dernières années, il avait essayé de synthétiser l'amour au long de ses lignes de programmation, afin de rendre vivante la pensée en langage machine. Jamais il n'avait envisagé de l'éradiquer purement de chaque paramètre. Il repense à son père. A cette chose inexistant qu'il avait admiré, à laquelle il s'était confié, qu'il avait divinisé, qu'il avait aimé, tout au long de son enfance. Une succession de flashes crépitent en lui comme un clip chaotique : les

croix au sommet des cathédrales, les croissants dorés, les minarets et leurs cris au ciel, les Buddhas souriants sculptés dans d'immenses falaises, les rites africains, amérindiens, australiens, danses immémoriales autour du feu sous la coupole des étoiles, et le visage imaginaire de son père éternellement jeune sur les photos, se penchant sur lui, et sa mère caressant la capsule oblongue avec un sourire mystérieux, et les fresques immenses de la Chapelle Sixtine, et le Taj Mahal, et le Mur des Lamentations, et ces foules silencieuses, ou priant devant des écrans géants, puis devant leur ordinateur, ce vaste murmure de l'humanité recroquevillée sur elle-même, particules effrayées par le vide qui les entoure, bénissant l'inexistant au creux du creux de leurs cerveaux, chantant ensemble dans la virtualité leur unité en face de l'absolue indifférence de la matière éparpillée dans l'univers. La pensée, comme une vague, s'est toujours brisée sur le mur de la réalité. Et de cette répétitive déception est né l'amour, épouvantail placé devant le rien, devant la faille totale nous séparant de la pierre, du feu, de l'air, des particules d'hydrogène parcourant l'univers dans la plus vaste indifférence à nous, à la pensée. Non, l'amour n'existe pas. Ce qui existe, c'est notre volonté de s'unir devant le silence de la matière. Et cette volonté, bon sang, cette volonté s'est *ancré* depuis la naissance d'Internet ! J'ai essayé de synthétiser ce qui existe et grandit depuis des décennies déjà ! Le xTCP/IP compressé et re-compressé encore, c'est ça l'amour, c'est ça la volonté de s'unir ! Eugène éclate de rire. J'ai déjà inventé l'amour virtuel. Rien ne sert de donner à la machine ce don humain, puisque la machine est en nous et nous sommes désormais en elle. Son rire se prolonge au-dessus de la place de l'Etoile, entre les pieds de l'Arc de Triomphe.

— Je suis l'inventeur de la fin de l'amour.

Orléane l'observe depuis les fentes de ses yeux, iris brillant violemment, calice du dernier des savoirs :

— Je savais que cela te ferait rire.

— Maintenant il faut repousser les limites du moi encore plus loin. L'union doit être parfaite, totale, le rêve, aussi vaste que tous nos esprits unis ! Il faut que je...

— Il y a une chose que tu oublies, dans le monde auquel tu penses, le mâle n'a plus aucune raison d'être.

— Comment ?

— En fait, le mâle, c'est la dernière des barrières devant cette union parfaite. Son inventivité a fait le dernier pas, et maintenant il n'est plus

que râles, révoltes, frustrations, luttes, raisonnements. Tu, as fais le dernier pas, Eugène.

Orléane s'est collée à lui, lui frottant doucement le sexe, son enfant de plastique absurdement coincé entre eux. De sa main libre elle pointe un pistolet hypodermique dans le dos du dernier inventeur. Eugène sent le cercle de métal à travers le T-shirt. Satisfaite de son érection involontaire, elle lui murmure encore dans un demi-sourire plissé comme ses yeux :

— Ne ressens-tu pas l'absurde contradiction de l'homme au creux de tes couilles à la fois contractées par la peur et grouillant du désir d'éjaculer leurs spermatozoïdes ? Ces jeunes filles mortes, overdosées ou jetées par-dessus les gouttières, ces créatures dont tu vantais la bêtise avec tes amis les *hackers*¹⁰, tout au long de logs qui ont trouvé leurs lectrices, t'en souviens-tu ?

Eugène fut le premier homme à être éliminé pour cette unique raison : son sexe. Ses genoux qui flanchent sur le trottoir parsemés de journaux poussés par le vent, sa tête qui heurte l'asphalte à quelques mètres de la tombe du soldat inconnu, et sa dernière vision : la géante Marseillaise de Rude, *la Nation*, et ses seins pointus, combattant pour *la Liberté*, bas-relief surplombant les hommes, ces singes, en partance pour le front, sous les 660 noms de grands généraux. Eugène avait 32 ans.

Sa mort parachevait l'ambition esthétique d'une vie passée à programmer l'amour : en quelque sorte, il devint la pierre de voûte de son protocole de compression, il en devint le martyr.

L'argent, le travail, le sexe, les échanges transitant sur le Net, associés aux systèmes performants de livraison à domicile de *AtHome*, avaient laissé les rues vides. Le système politique implosa en de vastes débats sur des canaux dédiés, aussi vastes qu'inutiles : il n'y avait plus d'action à réaliser. La Grande Angoisse qui marqua la guerre virtuelle accentua cet enfermement. Le soleil ne brillait plus que pour lui-même.

Rétrospectivement, on parle de guerre, bien qu'il faille plutôt parler du lent avilissement de la part mâle de l'humanité. Il parut naturel aux femmes et à leur splendide épanouissement sur le Net de synthétiser en IKAR l'essence du mâle. Elles lui donnèrent la reproduction tridimensionnelle d'Eugène Corvisart, dont le visage était devenu le

¹⁰ *pirates du Net*

logo des résistants, par respect pour l'inventeur et pour amadouer les derniers hommes qui se considéraient encore comme des combattants, qui n'avaient pas succombé aux charmes des fées virtuelles, se réfugiant dans un stérile ascétisme. *AtHœ* se subdivisa en *AtSex*, puis en *AtLœ*

Maéliste observe la courbe sentencieuse de la planète bleue par le hublot. Elle a cinq ans et elle aimerait voir son père. Elle appuie sur une touche rosée et le visage de Corvisart apparaît, souriant comme d'habitude. « Voilà ton papa », lui chuchote doucement sa mère. Des millions d'autres petites filles perchées dans les stations orbitant autour de la Terre ont Eugène comme papa. Il est toujours si tendre avec elles. Le père parfait. L'amant parfait aussi :

Au compartiment du dessus, le gode s'abaisse et une femme prend son pieds dans un acte merveilleusement simulé.

D'autres hommes, elles n'en ont plus besoin.

Sur Terre, au fond du tunnel humide d'un métro, entre deux néons et un écran diffusant la perspective de corridors vides, un ascète murmure près d'une bouteille de vin. Il prépare une révolte. C'est bien, les mâles ont besoin de révoltes : ça les occupe.

```
//fin du commentaire
}
    public void stop() {
        addItem("stopping... ");
    }

    public void destroy() {
        addItem("preparing for unloading...");
    }

    void addItem(String newWord) {
        System.out.println(newWord);
        buffer.append(newWord);
        rewrite();
    }

    public void write(Text t) {
        g.writeLetT(0, 0, size().width - 1,
size().height - 1);
        g.drawString(buffer.toString(), 5, 15);
        ("exit now") ;
    }
}
```